Une Epitaphe.

Personne ne remarque plus aujourd'hui cette petite croix qui se dresse dans un coin du cimetière de Svartejœ. Les gens qui vont à l'église passent devant elle le dimanche sans lui jeter un seul regard. Et cela n'a rien d'étonnant. Elle est si basse que les trèfles et les liserons grimpent jusqu'à ses branches, et l'herbe de la Saint-Jean par-dessus le sommet. On ne se préoccupe pas davantage de lire l'inscription qu'elle porte. Les lettres blanches sont presque effacées par les pluies, et il ne vient à personne l'idée de les déchiffrer. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Cette petite croix éveilla de son temps beaucoup de surprise et de curiosité. Il y eut un moment où l'on ne pouvait mettre le pied dans le cimetière de Svartejœ sans aller la contempler. Et, lorsqu'un homme de ces vieux temps l'aperçoit par hasard aujourd'hui, il revoit aussitôt devant lui toute une histoire.

Il voit devant lui la paroisse de Svartejœ plongée dans le sommeil hivernal et couverte d'une neige blanche et lisse, profonde d'une aune et demie.

Tel qu'apparaît le village, il semble bien difficile de s'y reconnaître. Il n'y a aucune différence entre le rivage et le lac; les chaumes sont aussi unis que la terre qui a porté cent moissons d'avoine. Les charbonniers, habitants des grandes mousses et des montagnes stériles, peuvent s'imaginer qu'ils règnent sur autant de sol cultivé que le plus riche paysan.

Les chemins ont quitté leurs tracés paisibles entre les murs gris des fermes et s'aventurent à travers les prairies, ou au milieu des cours d'eau gelés.

Même à l'intérieur des propriétés, il peut se faire que l'on s'égare. Comment découvrir que le sentier qui mène au puits a fini par enjamber la haie de spirée du petit parterre de roses?

Mais nulle part il n'est aussi impossible de se retrouver que dans le cimetière. Pour commencer, le mur qui le sépare des propriétés du presbytère disparaît sous la neige, de sorte que les deux terrains se confondent. En second lieu, le cimetière même a l'aspect d'une vaste fourrure blanche, et aucune saillie ne révèle sous le tapis neigeux les nombreux tertres du champ des morts.

Sur la plupart des tombes se dressent de petites croix de fer, auxquelles sont suspendus des cœurs en miniature, que le vent s'entend fort bien à agiter. La neige les recouvre maintenant. Les petits cœurs de fer ne peuvent plus tintinnabuler leurs chants mélancoliques de deuil et de regret.

Les gens qui sont allés travailler dans les villes ont rapporté à leurs chers disparus, en revenant chez eux, des couronnes mortuaires aux feuilles de zinc et aux fleurs de perles, et on prend un tel soin de ces couronnes qu'on les enferme dans de petites boîtes en verre. Mais maintenant les voilà ensevelies sous la neige. La tombe qui porte une telle parure ne se distingue plus des autres.

Il y a aussi quelques grandes pierres qui dépassent le tapis neigeux. Mais il y en a bien peu! Et la neige y est suspendue, de sorte qu'elles se ressemblent toutes.

Un seul chemin reste frayé dans le cimetière. Il mène de l'allée principale à une petite maison mortuaire. Lorsqu'il faut enterrer quelqu'un, on porte la bière dans cette maison, et c'est là que le pasteur récite les dernières prières et jette un peu de terre sur le cercueil. Tant que dure un pareil hiver, personne ne songerait à creuser une tombe. Le mort doit rester dans la petite maison jusqu'à ce que Dieu envoie le dégel et que l'on puisse de nouveau travailler la terre avec la bêche et la pioche.

***

Or, il advint, au moment où l'hiver semblait le plus rigoureux et le cimetière le plus impraticable, qu'un enfant mourut chez le patron Sander, dans la forge de Lerum.

C'est une grande forge, ce Lerum, et le patron Sander est un homme puissant. Il a dernièrement fait construire un tombeau de famille au cimetière. Tout le monde se rappelle ce tombeau, bien qu'il soit maintenant caché sous la neige. Il est entouré d'une bordure de pierres sculptées et d'une chaîne de fer massif; au milieu, se dresse un bloc de granit qui porte le nom. Il n'y a que le mot "Sander," inscrit en belles lettres blanches qui brillent sur tout le cimetière.

Mais, lorsque l'enfant mourut et qu'il fut question de l'enterrer, le maître de forge dit à sa femme: "Je ne veux pas que cet enfant là repose dans mon tombeau."

Aussitôt qu'on se souvient de cette phrase, on les revoit tous deux devant soi. C'est la salle à manger de Lerum. Le maître de forge, assis à table, déjeune seul comme il en a l'habitude. Sa femme, Ebba Sander, est installée dans un fauteuil à bascule, près de la fenêtre, d'où elle a vue sur le lac et sur les petites îles couvertes de bouleaux.

Elle était en train de pleurer; mais, lorsque son mari eut dit cela, ses yeux se séchèrent aussitôt. Elle se redressa sur elle-même, au point de paraître encore plus frêle, et elle se mit à frissonner, comme sous l'influence d'un grand froid: "Que dis-tu, que dis-tu?" demanda-t-elle. Et elle grelottait en parlant.

—Cette idée me répugne, répondit le maître de forge. Mon père et ma mère reposent là, et là le nom de Sander est gravé sur la pierre. Je ne veux pas que cet enfant y soit enterré.

—Ah! tu as combiné cela! reprit-elle, toujours frissonnante. Je savais bien que tu te vengerais un jour.

Il jeta brusquement sa serviette, se leva de table et se dressa devant elle, grand et fort.

—Je ne veux pas me venger, dit-il, sans élever la voix. Je ne peux pas supporter une telle chose, voilà tout.

—Tu parles comme s'il était simplement question de le transporter d'un lit dans un autre, murmura-t-elle. Et il est mort: peu lui importe où il reposera. Mais moi, je serai une femme perdue.

—J'y ai songé aussi, dit-il, mais je ne peux pas!

—Pourquoi me pardonner? dit-elle en se tordant les mains. Pourquoi me garder à Lerum comme ta femme, pourquoi m'avoir promis ton pardon?

Il avait conscience qu'il ne voulait pourtant pas la faire souffrir. Il ne se rendait pas compte qu'il était arrivé maintenant aux bornes de sa miséricorde.

—Dis ce que tu voudras aux voisins, expliqua-t-il, je me tairai. Raconte que l'eau a pénétré dans le tombeau ou qu'il n'y a de place que pour les cercueils de mes parents, le tien et le mien.

—Et ils le croiraient?

—Arrange-toi comme tu pourras, dit-il.

Il n'était pas en colère, elle le voyait bien. Il venait de le dire lui-même: il ne "pouvait" pas se prêter à cela.

Elle se redressa un peu dans son fauteuil, mit ses bras derrière sa tête et regarda, sans rien dire, par la fenêtre.

Quelques années auparavant, lorsqu'elle était déjà une femme mariée et raisonnable, l'amour s'était emparé d'elle. Et quel amour! Il n'y avait pas eu moyen de penser qu'elle pût le dominer.

Ce qui maintenant maîtrisait la volonté de son mari, ne serait-ce point le besoin de la vengeance? Jamais il ne s'était mis en colère contre elle; il accorda son pardon dès qu'elle eut avoué: "Tu n'avais pas toute ta raison", dit-il, et il la laissa vivre près de lui comme sa femme.

Mais, bien qu'il soit facile de dire que l'on pardonne, il peut sembler très pénible quelquefois "d'agir" comme si vraiment l'on pardonnait. C'est encore plus difficile pour une âme lente et fermée, qui n'oublie jamais et jamais ne s'emporte. Il avait beau dire, il gardait au fond du cœur un besoin de vengeance inassouvi, que seule pouvait rassasier la souffrance d'un autre cœur.

La femme avait toujours éprouvé le sentiment étrange qu'il eût mieux valu, pour elle comme pour lui, qu'il s'emportât cette fois là jusqu'au point de la battre. Il aurait pu redevenir bon ensuite. Maintenant, il restait grondeur et maussade, et elle flétrissait par le craindre. Elle allait comme un cheval entre les guides. Elle savait que, derrière elle, quelqu'un tenait un fouet, bien qu'il ne s'en servît point. Et aujourd'hui, il s'en servait. Et elle était perdue!

***

Les gens du village racontent que l'on ne vit jamais une douleur comme la sienne. Elle ressemblait à une statue. Pendant les quelques jours qui précédèrent l'enterrement, elle n'avait plus l'air de vivre. On se demande si elle entendait ce qu'on lui disait, si elle reconnaissait qui lui parlait. Il semblait qu'elle pût sortir dehors, dans l'air glacial, sans même frissonner.

Mais on se trompe: ce n'est pas le chagrin qui la paralyse, c'est la peur.

Elle ne songe pas à rester chez elle le jour de l'enterrement. Non, il faut qu'elle aille au cimetière, qu'elle fasse partie du convoi. Tous ceux qui suivront le cercueil s'imagineront que le petit mort sera porté dans le tombeau des Sander. Sans doute, elle succombera sous les regards curieux, que l'on jettera sur elle, lorsque son mari, qui marchera en tête du funèbre cortège, se dirigera vers une tombe inaperçue. Un murmure d'étonnement circulera entre les assistants, bien que l'on se trouve dans un convoi: "Pourquoi donc l'enfant n'est-il pas enterré dans le tombeau de famille?" On se rappellera les bruits vagues qui avaient un jour couru sur elle: toutes ces histoires devaient bien recouvrir un fond de vérité, dira-t-on.

La seule chose qui puisse l'aider, c'est de garder son sang-froid. Elle ira la avec un visage paisible, comme si tout marchait bien. Peut-être, alors, croira-t-on ce qu'elle veut raconter pour expliquer les choses.

Le mari doit les accompagner à l'église. Il a tout organisé, c'est lui qui a envoyé les faire part et commandé le cercueil, c'est lui qui a choisi les porteurs. Il se montre aimable et bon, car il se réjouit d'avoir fait ce qu'il voulait.

C'est dimanche; et, après le service du matin, le cortège se forme devant la maison paroissiale. Les porteurs mettent sur leurs épaules les blancs draps mortuaires.

Pendant que le convoi s'organise, elle a l'impression que tout ce monde se réunit pour conduire un condamné au lieu de son supplice. C'est bien comme une coupable qu'on la considérera au retour du cimetière. Elle est venue là parce qu'elle voulait leur expliquer la chose à sa manière, mais les mots expirent sur ses lèvres. Elle ne peut pas arriver à parler d'un ton calme et posé. Ce qu'elle pourrait faire, ce serait de gémir à haute voix, si fort que tout le monde l'entendrait sur la place du village. Elle n'ose pas remuer les lèvres, de peur qu'un grand cri d'épouvante ne s'en échappe.

Les cloches sonnent là-haut, et le convoi se met en marche. On va maintenant découvrir la vérité, sans aucune explication. Ah! pourquoi n'a-t-elle pas eu la force de parler? Il lui faut un effort de volonté pour ne pas leur crier qu'ils se dispensent d'accompagner le cercueil au cimetière. Un mort n'est plus rien. Pourquoi serait-elle perdue à cause d'un mort? Ils peuvent bien déposer la bière où ils voudront, mais pas dans le cimetière. Elle a au instant la folle pensée de les effrayer, de leur faire redouter le lieu de la sépulture. C'est dangereux. C'est contaminé. On y a vu des traces de loupe. Elle voudrait les épouvanter, comme on épouvante les enfants.

Elle ne sait pas même où se trouve la tombe. Elle pense qu'elle le saura bien assez tôt! Lorsque le convoi pénètre dans le cimetière, elle parcourt du regard l'étendue neigeuse et cherche à découvrir une tombe fraîchement creusée. Mais elle ne voit rien, ni chemin ni tombe. Rien que cette neige blanche et lisse.

Le convoi se dirige vers la maison mortuaire. Tous ceux qui le peuvent se faufilent dans la petite pièce, et c'est là que s'accomplissent les dernières cérémonies. Il n'est même pas question d'aller jusqu'au tombeau des Sander. Personne ne peut se douter que cet enfant, dont on bénit maintenant le dernier sommeil, ne sera jamais enterré dans le tombeau de famille.

Si Ebba Sander s'était rappelé cela, si la frayeur ne lui avait pas fait perdre la mémoire, elle n'aurait pas eu à se tourmenter un seul instant.

—Au printemps, songe-t-elle, lorsque le cercueil sera mis en terre, il n'y aura là que le fossoyeur. Tout le monde croira que mon enfant repose dans le tombeau des Sander.

Et elle comprend qu'elle est sauvée. Elle éclate en violents sanglots. On la regarde avec compassion: "C'est effrayant, ce qu'elle souffre", dit-on. Mais elle sait bien qu'elle verse des larmes de soulagement, comme un être qui vient d'échapper à un danger mortel.

***

Deux jours après l'enterrement, elle est assise vers le soir à sa place habituelle dans la salle à manger. Tandis que la nuit tombe, elle a l'impression qu'elle attend quelqu'un, qu'elle soupire après l'arrivée de quelqu'un. Elle écoute si l'enfant n'arrive pas. C'est l'heure où il venait jouer près d'elle. Viendra-t-il aujourd'hui? Elle se lève et pense: "Il est mort, il est mort!"

Le lendemain, au crépuscule, de nouveau elle est assise là et attend. A mesure que les soirs s'écoulent, ce désir de revoir l'enfant devient de plus en plus puissant.

C'est presque naturel, qu'un enfant comme celui-là recueille plus d'amour après sa mort que pendant sa vie. Tant qu'il vivait, la mère n'avait songé qu'à regagner l'affection de son mari.

Et la présence de l'enfant ne pouvait être agréable à ce dernier. Il fallait l'écarter un peu.

La femme, qui avait manqué un jour à ses devoirs, voulait montrer à son mari qu'elle valait pourtant quelque chose. Sans cesse elle travaillait dans la cuisine ou dans la chambre de tissage. Comment pouvait-il rester une place pour le petit garçon, parmi toutes ces occupations?

Et maintenant, elle se rappelle que ces yeux enfantins prenaient souvent une expression suppliante. Le soir, il voulait toujours la voir rester près de son lit. Il disait qu'il avait peur de l'obscurité, mais elle comprend aujourd'hui que ce n'était peut-être pas vrai. Elle se rappelle qu'il faisait tous ses efforts pour ne pas s'endormir. Elle devine qu'il restait éveillé pour sentir plus longtemps la main de sa mère dans la sienne. Il était très fin, si petit qu'il fût. Il employait toute son intelligence à jouir un peu de l'amour maternel.

Il semble qu'elle ne commence à vraiment l'aimer que maintenant. Pour la première fois elle se sent charmée par sa beauté. Elle rêve pendant de longues heures à l'expression mystérieuse de ses grands yeux. Il n'a jamais été un enfant rose et potelé: il restait pâle et frêle. Mais il était merveilleusement joli.

Les enfants sont à coup sûr ce que la terre porte de meilleur. Oh! cette pensée seule, qu'il existe des petits êtres humains qui tendent avec confiance les mains vers tout le monde et ne voient que du bien chez tous! De petits êtres qui ne se demandent pas si un visage est laid ou joli avant de l'embrasser, qui aiment les vieux et les jeunes, les riches et les pauvres!.... Et ce sont pourtant de petits hommes.

Comme le temps s'écoule l'enfant se rapproche d'elle davantage. Elle voudrait bien qu'il fût encore vivant, mais elle se demande si, dans ce cas, il eût jamais été aussi près d'elle que maintenant.

Elle se désole parfois de ne pas l'avoir rendu plus heureux. C'est peut-être à cause de cela qu'il l'a quittée. Mais il est rare qu'elle se tourmente ainsi.

Pendant longtemps elle avait en peur du chagrin; mais elle s'aperçoit que le chagrin ne ressemble guère à ce qu'elle imaginait.

Le chagrin consiste à vivre et à revivre sans cesse dans le passé. Le chagrin consiste à pénétrer dans l'âme du petit garçon, à le comprendre enfin. Ce chagrin lui fait le cœur plus riche.

Ce qu'elle redoute le plus, c'est que le temps éloigne l'enfant d'elle. Elle n'a aucun portrait de lui: peut-être les traits chéris s'effaceront-ils de son souvenir. Chaque jour, elle se met à l'épreuve et se demande: "Est-ce que je le vois, est-ce que je le vois bien nettement?"

Maintenant que l'hiver s'évanouit peu à peu, elle se surprend à désirer le retour du printemps, le moment où elle pourra tirer l'enfant de la maison mortuaire et le déposer dans la terre, afin d'aller causer avec lui sur sa tombe.

Il reposera du côté de l'ouest, qui est le plus beau. Et elle ornera de rosiers le petit tertre. Elle veut aussi une haie—puis on s'ègre pour elle. Elle veut pouvoir rester assise là longtemps, longtemps.

Mais on s'étonnera. On croit que l'enfant va être enterré dans le tombeau de famille. Que pensera-t-on si on la voit s'attarder près d'une tombe inconnue? Que trouvera-t-elle à répondre?

Elle se dit parfois qu'il lui faudra agir de la façon suivante: aller d'abord jusqu'au grand tombeau, y déposer un bouquet et s'y agenouiller un instant, puis se glisser vers la petite tombe. Il se contentera de l'unique fleurette qu'elle aura réussi à mettre de côté pour lui.

Oui, il s'en contentera: mais elle, non. Elle ne vivrait plus en communion intime avec lui, si elle s'y prenait de la sorte. Et il faut qu'il sache qu'elle ne rougit pas de lui. Il deviendrait sans cela quelle honte brûlante fut pour elle sa naissance. Elle veut le préserver d'une telle pensée. Il croira que le bonheur de le posséder l'emportait sur tout le reste....

Enfin l'hiver s'enfuit. Le printemps approche. La neige fond, la terre commence à se montrer. Il se passera bien une ou deux semaines avant que le sol dégèle....

Et elle attend, elle attend. Le voit-elle encore? Elle continue à en faire l'épreuve tous les jours; mais cela allait mieux l'hiver. Au printemps, il ne veut plus apparaître devant elle. Elle se désespère.

Elle a besoin de rester un moment sur la tombe pour se rapprocher de lui, pour le revoir, l'aimer! Ne redescendra-t-il jamais sur la terre?

A la fin, toutes les craintes et toutes les hésitations s'évanouirent devant son immense désir. Elle aime, elle aime, elle ne peut vivre sans le mort.

Et, lorsque le dégel du printemps est en pleine activité, que les tertres du cimetière se montrent de nouveau, que les cœurs des croix de fer tintent comme des clochettes et que la terre peut s'ouvrir pour le petit cercueil, elle a déjà commandé une croix noire, qu'elle mettra sur la tombe. D'une branche à l'autre, l'épitaphe sera gravée en lettres blanche et nettes:

ICI REPOSE MON ENFANT

et plus bas elle fera mettre son nom.

Peu lui importe, désormais, que tout le monde connaisse sa faute. Tout est vain: la seule chose essentielle, c'est de pouvoir prier sans se cacher sur la tombe de son enfant.

LE DÉPART DE L'IMPÉRATRICE

Puisque la généreuse donation faite à la Malmaison par l'Impératrice Eugénie ramène l'attention sur l'ex-souveraine, nous profitons de la circonstance pour reproduire ici un des plus poignants épisodes de sa vie, celui de son départ des Tuileries, après la proclamation de la "République."

Le samedi soir, 3 septembre 1870, les grilles de la place du Carrousel avaient été fermées pour la première fois.

Le lendemain dimanche, vers deux heures, c'est-à-dire au moment où la droite désertait la chambre envahie, et où le mot de République sortait de toutes les lèvres, la foule força la grande grille qui ferme le jardin des Tuileries, du côté de la place de la Concorde, et qui était gardée par un poste de zouaves de la garde. On avait d'ailleurs brisé sans opposition les aigles qui l'ornaient. La tête de la colonne pénétra tout de suite dans le jardin; mais, une fois le grand bassin dépassé, elle vit de loin les uniformes des voltigeurs de la garde massés dans le jardin réservé, et s'arrêta.

C'est alors que M. Louis Ravenez, garde mobile, fut délégué pour aller s'entendre avec les soldats. Il partit, avec un mouchoir blanc au bout de son fusil.

Le général Mellinet était sur la terrasse du jardin réservé. M. Ravenez s'avança et lui dit:

—La République est proclamée. Je viens au nom du peuple et de la garde nationale vous demander l'entrée du château qui est notre propriété. Nous nous engageons à le faire respecter entièrement.

La foule se rapprochait. Le général Mellinet monta sur une chaise et répondit:

—Messieurs, je ne demande pas mieux que de faire sortir toutes mes troupes, à la condition que le poste sera immédiatement confié à la garde nationale; de plus, je vous déclare que si un seul de mes soldats est inquiété, je suis général et je ferai mon devoir.

—A bas l'Empereur! cria la foule; nous voulons entrer au château!

Le général Mellinet fit signe que le drapeau du pavillon de l'Horloge venait d'être abaissé..

Alors, la garde nationale et la garde mobile, faisant la haie sous le péristyle qui va des Tuileries au Carrousel, laissèrent défiler la foule qui poussait des hourrahs! mais qui s'est abstenue de commettre le moindre dégât.

Le château, d'ailleurs était absolument vide. Seul, un monsieur qu'on a su plus tard être le secrétaire du général Lepic, restait au palais. Il remit à M. Ravenez une clé qui lui permit de pénétrer dans les appartements réservés, en lui disant, fort ému:

—Ah! monsieur! c'est affreux! Cette pauvre impératrice! comme elle l'est lâchement abandonnée! Tous ces gens qu'elle gagesit l'ont laissée seule....

L'Impératrice venait de partir peu d'instants auparavant. Tout portait la trace de ce départ précipité: les appartements étaient encombrés de malles vides, de necessaires, de cartons à chapeaux entr'ouverts. Dans la chambre de l'Impératrice, un lit était encore défait.

Dans son salon particulier avait été laissé le livre de service du Palais. L'agenda éphéméride était à demi déchiré à la date du 4 septembre.

Dans une autre pièce, un déjeuner interrompu, d'ailleurs fort simple: un œuf à la coque, un fromage bondon et du pain....

C'est qu'à deux heures de l'après midi, en effet, M. Piétri, préfet de police, s'était précipité dans les appartements de l'Impératrice, en lui annonçant la déchéance.

—Je n'ai pas un moment à perdre, lui dit-il; sauvez votre vie, madame; je vais tâcher de sauver la mienne!

Et tout aussitôt il disparut.

L'Impératrice était seule avec son secrétaire particulier, Mme Lebreton, et M. Ferdinand de Lesseps, qui la suppliaient de fuir. L'Impératrice résista longtemps, disant qu'elle aimait mieux subir le sort de Marie-Antoinette que de commettre une lâcheté!

Elle se calma pourtant et finit par céder.

Les trois fugitifs partirent alors par la grande galerie du Louvre; mais leur course fut presque immédiatement arrêtée par une porte fermée. C'était le moment où le peuple envahissait les Tuileries.

Enfin, après quelques minutes d'angoisse, Mme Lebreton se procura une clé qui ouvrit la porte, et l'on put sortir par le quai du Louvre.

L'Impératrice monta aussitôt dans un fiacre et ne fut reconnue que par un gamin d'une douzaine d'années, qui cria:

—Voilà l'Impératrice!

Heureusement, personne ne l'entendit, et le voiture prit de suite le grand trop, conduisant les trois fugitifs chez M. de Lesseps, boulevard Malesherbes.

M. de Metternich, prévenu, vint se mettre à la disposition de Sa Majesté; et prit toutes les mesures pour lui faire quitter Paris saine et sauve et lui permettre d'aller retrouver son fils.

On sait, en effet, qu'à la suite du désastre de Sedan, tandis que l'Empereur, prisonnier, se rendait à Cologne, en passant par Namur, le jeune prince impérial, accompagné du comte Clary, du capitaine de vaisseau Duperré, d'un médecin, et de deux domestiques, gagnait également la Belgique, dans la journée du 4 septembre. Il passa successivement par Maubeuge, Mons, Namur, et arriva à Ostende où après avoir couché à l'hôtel d'Allemagne, il se rendit à bord du yacht "Sea Bird," appartenant au comte Dumonceau. Une embarcation du yacht le conduisit ensuite à bord du steamer le "Comte-de-Flandre," commandé par le lieutenant de vaisseau Giraud; et ce fut sur le "Comte-de-Flandre" que le "petit prince" franchit le détroit pour aller à Douvres, puis à Hastings, où l'Impératrice put enfin le rejoindre.

Mais comment l'infortunée souveraine se rendit-elle de Paris à Hastings? On a longtemps accrédité une légende à ce sujet, en laissant supposer que l'Impératrice avait, ce même soir du 4 septembre, gagné avec Mme Lebreton la gare du Nord, et qu'elle y avait pris, à sept heures, un train pour la Belgique.

La vérité est tout autre, et l'on sait aujourd'hui que, concerté chez M. Ferdinand de Lesseps, le départ eut lieu en voiture.

L'Impératrice, toujours accompagnée de Mme Lebreton, quitta Paris dans le landau du Dr Evans, son dentiste, qui, dans cette tragique circonstance, se mit, ainsi que son associé, le Dr Crane, à la disposition de la Souveraine. En compagnie des deux docteurs, les deux voyageuses atteignirent la côte pour passer en Angleterre.

La voiture, attelée de deux vigoureux postiers, franchit les fortifications par la porte Maillot. Elle gagna par Bougival, Marly, le Pecq, Saint Germain, la route de Mantes.

A Poissy, première alerte; les employés de l'octroi les ayant arrêtés, pour demander "s'ils n'avaient rien à déclarer."

Mais le Dr. Evans éluda tout contrôle, en disant qu'il allait conduire une malade dans une maison de santé; et les fugitifs poursuivirent leur route, en proie à des angoisses qui se prolongèrent pendant toute la durée du trajet.

A Mantes, il y eut un premier relai; puis, par Bonnière, Pacy-sur Eure, Evreux, Lisieux et Pont-l'Evêque, la voiture arriva jusqu'à Deauville, où les deux fugitives retrouvèrent M. Ferdinand de Lesseps, qui fit mettre à leur disposition le yacht de sir John Burgoyne, la "Gazelle;" et ce fut sur ce bateau que, par une tempête affreuse, les trois passagers purent atteindre l'île de Wight. On devine quelles furent les angoisses de cette traversée, épilogue des splendeurs d'un trône écroulé.

Ils abordèrent à Ryde, et descendirent à l'hôtel d'York dans les circonstances suivantes:

"Le 8 sepmbre, à quatre heures du matin, M. Child, maître de l'hôtel d'York, à Ryde, fut réveillé par un violent coup de marteau frappé à sa porte. Il se leva; et, étant allé ouvrir, aperçut un monsieur et deux dames, dont la plus grande était dans une condition pitoyable. Ses vêtements étaient souillés et déchirés, et elle paraissait accablée de fatigue et de tristesse.

"Ces trois voyageurs, raconta M. Child, demandèrent le plus bel appartement de l'hôtel. La plus grande des deux dames se retira dans sa chambre à coucher, où elle resta longtemps, profondément affligée.

"Quelques heures après, on les appela pour déjeuner. Le monsieur sortit ensuite. A son retour, il annonça une nouvelle qui parut changer les dispositions de la compagnie. Il demanda immédiatement la note, la régla, et, avec les deux dames, se rembarqua à bord de la "Gazelle."

"Comme ils avaient oublié un petit chien à l'hôtel d'York, l'une des voyageuses vint le réclamer dans l'après-midi. M. Child questionna cette dame sur les allures étranges de sa compagne de voyage; et il apprit ainsi que ses hôtes avaient été l'Impératrice Eugénie, Mme Lebreton et M. Ferdinand de Lesseps, et que le motif de leur départ avait été la nouvelle lue dans un journal que le Prince Impérial était à Hastings, où sa mère s'était empressée d'aller le rejoindre.

XXX.

CUISINE

Appareil d'Œufs Brouillés à l'Ermitage

Mettre 100 grammes de beurre frais dans une casserole placée au bain marie. Lorsque le beurre est fondu on y ajoute 18 œufs préalablement battus en omelette avec un petit fouet et assaisonnés à point avec sel fin et poivre blanc moulu. On tourne le contenu de la casserole avec une cuiller de bois jusqu'à ce que les œufs forment comme une crème à laquelle on incorpore alors une douzaine de petites morilles émincées et sautées au beurre et une égale quantité de petites carottes nouvelles coupées en lard, blanchies et sautées au beurre.

Sauce Diable.

Faire blondir une échalote hachée, la mouiller alors avec un verre à liqueur de cognac et faire réduire; y ajouter ensuite un peu de sauce demi glace, une cuillerée de purée de tomate, une pincée de moutarde en poudre puis un soupçon de cayenne. Laisser mijoter la sauce, vingt minutes, puis la passer et l'augmenter d'un bon morceau de beurre et d'une pincée de cerfeuil haché.

Potage à la farine d'avoine

Prendre 10 gr., soit une cuillerée à bouche au ras, de farine d'avoine et 250 gr. de bouillon, délayer d'abord la farine dans un peu de liquide froid (bouillon); puis verser le reste et porter à l'ébullition tout en tournant le contenu de la casserole avec une cuiller. Après 10 minutes de cuisson, servir; ou bien laisser refroidir, pour y délayer un jaune d'œuf, dans le but de relever le goût et la valeur nutritive de ce potage.

On prépare à peu près de la même façon les autres potages faits avec les farines ou les purées de légumes secs.

Les journaux en Angleterre.

La "Daily Chronicle" rapporte que, d'après la statistique publiée par le British Museum, le nombre des journaux publiés en Angleterre pendant l'année 1905, a été de 5,331.

Sur ce nombre, 1 199 ont été publiés à Londres et dans la banlieue; 1,602 dans le reste de l'Angleterre, dans le pays de Galles et dans les îles de la Manche; 293 en Ecosse et 273 en Irlande.

La révolution à Cuba.

La Havane, 25 août—Le village d'Arroyo Naranjo, situé à quelques milles de la Havane, a été occupé hier soir par un détachement de révolutionnaires.

Ce matin à la pointe du jour une escouade de police montée est partie de la Havane pour attaquer les insurgés, qui à la vue des agents ont immédiatement abandonné Arroy Naranjo.

—La Havane, 25 août—Le pavillon étoilé qui flotte sur toutes les propriétés appartenant à des Américains, est scrupuleusement respecté par les révolutionnaires.

Le sénateur Morna Campos Marqueti, libéral, qui a épousé la cause de l'insurrection a publiquement recommandé la nomination par le président Roosevelt d'une commission chargée de faire une enquête sur les fraudes électorales.

Plusieurs politiciens influents partagent cette idée.

Les avis reçus aujourd'hui de la province de Pinar del Rio indiquent que la situation est toujours sans changement.

On s'attend d'un moment à l'autre à un vif engagement entre les troupes insurgées de Guerra et les forces du gouvernement.

Des agents du gouvernement cubain sont partis aujourd'hui pour les Etats-Unis dans le but d'acheter des chevaux pour l'armée.

La Havane, 25 août—Le colonel Ballaco à la tête d'un détachement de gardes ruraux a livré une escarmouche dans le courant de l'après midi à une bande d'insurgés, près de la gare de San Luis.

Après un combat assez violent les rebelles furent dispersés par le feu bien nourri des gardes.

La Havane 23 août — Le colonel Bacalko, à la tête de 250 artilleurs et de 500 fantassins a quitté San Juan de Martinez ce matin se portant dans la direction de Guanes, où il espère rencontrer les forces insurgées sous le commandement de Pino Guerra.

On s'attend à un violent engagement.

—:o:—

Attentat contre un chef de police.

Berlin, 25 août—Une dépêche envoyée de Kattowitz au "Tageblatt" annonce que des révolutionnaires ont lancé une bombe contre le chef de la police de Bendzin, Pologne russe.

Le chef et deux agents ont été tués.

—:o:—